

Prépa, école de commerce, CDI dans une société de services informatiques... Il y a un an, Sarah, 28 ans, a bifurqué de sa trajectoire pour voyager, sans projet précis pour la suite.

Chaque mois, des jeunes diplômés racontent au Monde Campus leur quête de sens et leur transition professionnelle, en partenariat avec la communauté [Paumé-e-s](#) de l'association Makesense. Sarah, 28 ans, a rédigé ce texte.

Sarah, lors de son périple



A 28 ans, je suis sans emploi depuis un peu plus d'un an, et je voyage autour du monde avec mon compagnon depuis janvier 2019. Nous avons d'abord été en Asie du Sud-Est, puis au Canada, et nous sommes actuellement en Amérique du Sud. Nous prévoyons de rentrer d'ici deux mois et n'avons aucune idée de ce qui nous attend pour la suite. Mon parcours me destinait à tout autre chose. Hypokhâgne et khâgne à Strasbourg, licence en économie gestion à Paris, puis un master à l'école de commerce Neoma. J'étais lancée, et prête à me donner à 100 % dans ma carrière. A 26 ans, j'occupais un poste de cadre commerciale dans l'informatique, à Paris. Je gérais un portefeuille d'entreprises du CAC40 pour lesquelles j'étais l'interlocutrice privilégiée pour leur vendre des services informatiques. Je ne m'étais jamais imaginée dans ce secteur, et mon travail était à des années-lumière de ce qui m'intéressait dans la vie privée. C'était un milieu masculin, tout à la fois à la pointe de l'innovation, mais poussiéreux, si l'on regarde les méthodes et processus de travail. Je rêvais de travailler dans les médias ou le cinéma, d'écrire, de créer. Mais j'ai trouvé dans l'informatique un bon salaire, un CDI. J'ai vécu plusieurs années une vie parisienne centrée sur mon travail sans me poser trop de questions.

Ne pas passer sa vie « enfermée »

Il y a deux ans j'ai senti quelque chose se briser en moi. J'étais sur une pente professionnelle qui m'apportait confort et prospérité financière, mais au fond du gouffre sur le plan moral. Je menais une vie bourgeoise qui ne cadrait pas avec mes aspirations profondes. La routine m'étouffait. J'ai eu soudainement conscience que j'allais passer ma vie enfermée entre le bureau et mon logement pour la plupart de mon temps. Ce n'était pas les sorties et cinq semaines de congés qui permettraient de m'évader. J'étais également fatiguée des relations interpersonnelles en entreprise. Je découvrais qu'on pouvait difficilement être soi-même et dire ce que l'on pense. Je portais un masque huit heures par jour, cinq jours par semaine. J'avais besoin de couper avec cet univers. J'ai demandé une rupture conventionnelle à mon entreprise, qui a été acceptée après négociation. J'ai également pu raccourcir le préavis, et j'ai été libérée un mois plus tard. Je suis donc partie avec mon compagnon, nous avons tous les deux quitté notre appartement et nos emplois – lui non plus ne s'épanouissait pas dans son métier de cadre bancaire. Lorsque j'ai annoncé ma décision autour de moi, il y a eu en général deux réactions. Certains trouvaient notre décision « incroyable », nous félicitaient. D'autres n'ont pas compris comment nous osions lâcher notre carrière professionnelle. Mes parents ont été surpris, mais m'ont soutenue. Ce n'était pas ce qu'ils imaginaient après mes années d'études et les postes que j'avais occupés. S'ils étaient fiers de mon ascension sociale – ma mère est directrice d'école, mon père cadre commercial – ils le sont tout autant aujourd'hui de me voir m'épanouir dans ce voyage. D'ailleurs ce sont eux qui assurent la logistique arrière : « cat-sitters » de nos deux matous, stockage de nos affaires et hébergement à notre retour. La question qui revient le plus souvent dans notre entourage, à moi et à mon compagnon, concerne toujours le travail : « *Qu'allez-vous faire après ? Est-ce que vous comptez retourner à votre vie d'avant ?* » Au risque de choquer, un retour à l'identique serait un échec. Nous préparons désormais notre chemin de traverse. En voyageant, j'expérimente une liberté immense et vertigineuse. Et ce n'est pas si simple de l'appivoiser. Il faut apprendre à sortir d'un sentier balisé que l'on a suivi pendant quasi trente ans. J'ai récemment réalisé que la plus grande aventure n'est pas tant le voyage que nous réalisons, mais la suite qu'on lui donne. Je peux en théorie tout faire. Mais qu'ai-je envie de faire au plus profond de moi ? Qu'est-ce qui me rendrait fière dans trente ans ? J'ai juste conscience de la fugacité de la vie, et je souhaite occuper mon temps sur Terre du mieux possible.

Dompter ses peurs

J'ai découvert qu'on peut apaiser ses peurs en les confrontant régulièrement. Je suis par exemple phobique des cafards et des araignées. J'étais incapable de gérer une situation avec ces bestioles. J'en ai davantage croisé en huit mois de voyage qu'en vingt-huit ans de vie, et mes réactions d'angoisse se sont atténuées. J'ai aussi toujours eu peur du vide et je m'interdisais toutes randonnées vertigineuses dans le passé. Entre Zhuilu Old Trail, à Taïwan, et le canyon de Colca, au Pérou, j'ai marché plus d'une fois sur des sentiers étroits au bord du vide, et si je ne fanfaronne pas dans ces moments-là, j'arrive désormais à avancer. Le voyage a aussi réveillé en moi une conscience environnementale forte. J'ai été marquée par ce que j'ai vu en Asie et en Amérique du Sud : des paysages incroyables noyés sous les déchets. Je me souviens d'une plage magnifique en Indonésie, où des employés d'un hôtel enfouissaient des tas de déchets sous le sable pour lui donner une meilleure apparence... Au Pérou, j'ai marché dans des dunes de sable magnifiques. Mais le vent faisait voler dans les airs des dizaines et des dizaines de sacs plastique. Et je ne parle même pas de la condition animale d'un pays à l'autre. Je repense parfois au confort de ma vie d'avant et je l'envie dans les moments de doute. Mais je suis plus heureuse en voyage avec mon sac à dos que dans mon appartement où s'accumulait quantité d'objets inutiles. Pourrais-je retourner travailler dans une entreprise qui vend du matériel ou des services dont nous n'avons pas vraiment besoin ? J'en doute. Suis-je prête à m'engager sérieusement ? Autant de questions qui restent en suspens. Le futur qui m'attend sera sans doute plus escarpé. Je ne reviendrai pourtant pas en arrière.